GUSTAVO DESSAL

Trop rouge

NOUVELLES TRADUITES
DE L'ESPAGNOL (ARGENTINE)
PAR ANNE GOALABRÉ

un endroit où aller

ACTES SUD

« un endroit où aller »

TROP ROUGE

Une même noirceur inquiétante traverse les douze nouvelles qui composent *Trop rouge* du romancier et psychanalyste Gustavo Dessal. La mort, le rêve et la folie y planent autour des personnages dont la vie bascule, fragiles papillons épinglés par l'incongruité du sort.

Extrait

Au-delà des mots que nous nous adressons, c'est le silence. Dans le silence se livre une autre bataille, une lutte de regards imperturbables et affûtés. Je lui arrache un bout de vie, elle m'en arrache un autre à moi. Il n'est pas facile d'en finir avec nous. Nous sommes terriblement forts. Elle l'est, je le suis. Nous allons durer encore longtemps.

G. D.

GUSTAVO DESSAL

Écrivain et psychanalyste né à Buenos Aires, Gustavo Dessal est l'auteur de nombreuses fictions publiées en Amérique latine et en Espagne, où il réside depuis 1982. Trop rouge *est sa première œuvre traduite en langue française.*

Titre original :
Demasiado rojo
© El Nadir Ediciones, Valence, 2012

© ACTES SUD, 2016
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-06197-5

GUSTAVO DESSAL

Trop rouge

NOUVELLES TRADUITES
DE L'ESPAGNOL (ARGENTINE)
PAR ANNE GOALABRÉ

un endroit où aller

ACTES SUD

La nuit est plus profonde que ne pensait le jour.

NIETZSCHE

Jour de grâce

L'HOMME était assis sur un banc de la station de métro. Il avait le corps penché en avant, les coudes appuyés sur les genoux et le visage caché dans ses mains. Il était vêtu simplement et par terre près de lui était posé son sac avec ses vêtements de travail, un vieux sac en plastique souillé par les traces de son métier.

Il avait essayé. Bien qu'il ne se sentît pas très bien ce matin-là, il avait essayé d'aller jusqu'à son travail, mais ne put y parvenir. Quand il se tenait encore debout dans le wagon du métro, qui à cette heure filait sous la ville, emportant sa charge résignée d'êtres somnolents, il avait été pris d'un nouveau vertige et n'eut d'autre solution que de descendre avant sa station. Il était maintenant assis sur le banc, immobile et effrayé, il avait très mal à la tête et ne savait que

faire. Autour de lui deux courants tumultueux et contraires s'obstinaient l'un à sortir du quai, l'autre à y entrer pour accéder aux trains, et les deux se mêlaient, s'entrechoquaient, se résignant au sort incertain du lundi. L'homme, que personne ne semblait remarquer, restait assis et, tandis qu'il priait pour que son malaise se dissipe tout seul, il pensait à son imprudence de ne pas être allé à l'hôpital le samedi, quand l'après-midi, après le repas, il avait entendu quelque chose résonner à l'intérieur de sa tête, comme un crac puis une très forte douleur dans la partie postérieure du crâne. Il ne voulut pas alarmer sa famille et se dispensa d'aller au cinéma disant que le déjeuner ne lui avait pas réussi, qu'il préférait rester se reposer sur le canapé. Sa femme et ses enfants partirent pour le cinéma sans se douter de rien, il avala deux aspirines et s'allongea sur le lit, trempé d'une sueur qui le faisait trembler de froid et de peur. Il ferma les yeux, implorant au fond de lui-même que cela passe vite, mais cela ne passait pas. La douleur allait en augmentant, la chambre tournait, virait lentement autour de son lit, et les meubles, les tableaux, le vase de fleurs artificielles, le téléviseur et l'appareil radio

semblaient vouloir s'élancer pour prendre leur envol.

Enfin il s'endormit et à son réveil il constata qu'il se trouvait un peu mieux, que le monde avait recouvré son immobilité, mais il nota aussi que s'il tentait de se lever de son lit tout se remettait en mouvement. Il regarda sa montre, il était huit heures du soir et il calcula qu'il restait une demi-heure avant le retour de sa femme et de ses enfants. S'ils le trouvaient au lit, ils lui poseraient des questions et le traîneraient immédiatement à l'hôpital. Il ne voulait pas aller à l'hôpital. Il voulait à nouveau se sentir bien, comme si rien ne s'était passé, et les recevoir assis tranquillement devant la télévision, et quand ils lui demanderaient salut, papa, comment tu vas, répondre en souriant maintenant je vais bien, beaucoup mieux, voilà, comme si de rien n'était.

Il devait se lever, il devait essayer, doucement, très doucement, pour ne pas déranger cette chose dans sa tête qui mettait en marche la noria. D'abord il se tourna sur le côté, en fermant les yeux, et les rouvrit aussitôt pour vérifier le résultat. La commode, blanche et pansue, restait ferme à sa place, celle-là même qu'ils lui avaient destinée

quand ils avaient acheté l'appartement. Tout à coup il se souvint du jour du déménagement, presque vingt ans plus tôt, quand lui-même, avec l'aide de son beau-frère, avait monté les meubles, les deux hommes avaient tourné dans la chambre, la commode sur le dos, pour contenter sa femme qui n'arrivait pas à savoir où elle serait le mieux. À cette époque il était très fort, il aurait pu bouger un piano d'une seule main, mais maintenant c'était différent. Maintenant c'étaient ses enfants qui avaient une énergie de taureau et aidaient à monter les courses, parce que l'immeuble n'avait pas d'ascenseur. Il essayait de se charger des sacs, mais les garçons ne le laissaient pas faire, ils savaient que sur le dos de leur père s'étaient inscrites les histoires de nombreux efforts et ils n'allaient pas permettre que d'autres s'y ajoutent encore. C'étaient de très bons fils.

Avec un soin extrême il se glissa vers le bord du lit et, fermant à nouveau les yeux, il fit provision de forces pour braver l'abîme qui l'attendait. Il étendit d'abord une jambe au-dehors, qui resta suspendue au-dessus du précipice, et puis l'autre. Il se sentit soulagé de voir que tout allait bien, qu'il réussirait peut-être à se lever et à oublier ce qui

s'était passé, un mauvais souvenir qui demain se dissoudrait dans le plaisir simple du dimanche. Il tenta d'approcher les deux jambes du sol, en même temps qu'avec les bras il se poussait doucement pour redresser le torse. Il avait les cheveux en désordre et la pâleur de son visage faisait davantage ressortir l'ombre de sa barbe et le croissant violacé des cernes. Par chance il ne pouvait se voir, s'évitant la misère de découvrir la décomposition du visage, le fantôme des années, la sinistre grimace de la douleur.

C'était un homme encore jeune, de complexion mince et fibreuse. Ses muscles, forgés dans la dureté du travail quotidien, se dessinaient sur ses bras. Il conservait la touffe drue de ses cheveux, à peine blanchis aux tempes, même si ici et là quelques rides et autres petites décadences annonçaient l'inéluctable avenir du corps. Il n'était pas accoutumé aux indispositions et jamais n'avait envisagé l'idée que la maladie puisse être embusquée à quelque détour du chemin, prête à l'assaillir.

Enfin il put s'asseoir au bord du lit, et avant d'entamer l'étape suivante du processus, il parcourut à nouveau la chambre du regard pour s'assurer que les pièces de

son cerveau se remettaient à fonctionner normalement. Il y avait longtemps qu'il ne regardait plus sa chambre en détail, la lampe de bronze et de cristal suspendue au milieu du plafond, les murs crème, le lit de noyer avec ses tables de chevet qu'ils avaient achetés quand ils étaient fiancés. C'est dans ce lit qu'ils avaient dormi ensemble et mêlé leurs corps pour jouir et faire les garçons. C'est dans ce lit qu'ils s'étaient étreints pour se réchauffer des froids et des peurs de la vie.

Sur l'un des murs était accroché le tableau d'une petite rue de village andalou, flanquée de maisons en adobe blanchies de chaux et de soleil, qui se courbent en avant comme vaincues par le poids des réverbères de fer pendus à leurs façades, et où deux vagues silhouettes de femmes, peut-être des gitanes, se sont arrêtées pour bavarder. Bien des fois, les nuits où un souci lui coupait le chemin du sommeil, il s'imaginait marchant dans cette rue, gravissant la côte jusqu'à totalement se perdre dans le tableau, transporté dans une vie nouvelle, dans un lieu étranger et inconnu, dans un autre temps. Cette rêverie le consolait toujours et il tenta d'y faire appel à nouveau, il s'efforça de se placer dans cette rue pavée et solitaire, un samedi

après-midi à l'heure torride de la sieste, de marcher entre les géraniums répandus sur les balcons, d'entendre ses propres pas résonner dans le chaud silence de l'après-midi, de continuer vers le fond et de deviner qu'au-delà, si l'on tourne au coin de la rue, tout recommence et une nouvelle occasion l'attend sur une place gaie et ensoleillée.

Dans la chambre déjà l'obscurité s'est faite et il ne s'en est presque pas rendu compte, car ses yeux se sont accoutumés peu à peu à la pénombre. Il est toujours assis sur son lit, les pieds joints et posés fermes sur le sol, et maintenant, sans plus de délai, il doit entreprendre la mise sur pied. Il étend le bras avec précaution et, tâtonnant vers l'interrupteur de la table de chevet, réussit à allumer la lampe. Il se hisse petit à petit, prenant courage à mesure qu'il constate que tout reste tranquille et, plus assuré, achève son mouvement et se soulève pour enfin se retrouver debout. Il doit s'appuyer un moment à la commode parce qu'à nouveau il sent que son équilibre n'est pas trop fiable, mais cette impression passe rapidement et il ose marcher vers le salon, qu'il réussit à atteindre quelques minutes avant qu'elle et les enfants ouvrent la porte. Une

traînée de lumière, comme la queue d'une comète, étincelle un instant sur un bord de sa vision et s'éteint.

Une fois dans le salon, il s'assied devant le téléviseur. Le vertige semble plus ou moins maîtrisé, mais le mal de tête persiste, il est même plus fort qu'au réveil de sa sieste et semble aller croissant. Une tenaille lui opprime la nuque, retentit dans ses oreilles comme le marteau sourd d'une forge. À leur retour, le mieux sera peut-être de leur dire ce qui lui arrive, parce qu'il craint de ne pouvoir dissimuler, mais il ne veut pas, il ne veut pas aller à l'hôpital ni que les médecins lui posent des questions, il ne veut surtout pas qu'on le soumette à aucun examen, qu'on lui fasse des radios de la tête, ou qu'on veuille l'hospitaliser quelques jours en observation. Non pas ça, il ne va pas dire un mot, il va supporter comme il pourra, il va tenter de faire sa meilleure figure pour qu'ils ne se rendent pas compte, parce que ça doit passer, sûr que ça doit passer, ce n'est qu'un vertige, ça peut arriver à n'importe qui. Comme si on n'entendait pas des histoires comme ça, tous les jours, qui ne débouchent finalement sur rien. De plus, il n'y a pas le choix, parce que lundi il doit

aller travailler, comme tous les lundis, de quoi vont-ils vivre s'il ne va pas travailler, comment vont-ils payer l'hypothèque de l'appartement, les frais de voiture et toutes les factures qui tous les mois de tous les ans tombent avec la froideur des chiffres et l'indifférence de la banque. Il reste encore cinq ans, il doit durer au moins cinq ans, il n'en demande pas plus, parce que eux, sa femme, ses fils, dépendent de lui. Il s'est toujours senti fier qu'il en soit ainsi, jamais il ne s'est plaint, parce que dans son raisonnement n'entre pas la possibilité qu'il lui arrive quelque chose, quelque chose qui gauchisse la routine de sa vie et l'arrache au seul devoir qui chaque matin donne sens à son réveil. Maintenant, avec ce sang compressé dans une région de sa tête et la sueur qui mouille ses vêtements et son nez ce n'est plus aussi sûr, et il promène à nouveau son regard autour de lui, essayant de reconnaître les murs, les meubles, l'histoire de chaque objet, comme pour se réassurer que tout est toujours à sa place, même si lui n'y est pas, même s'il est à une autre place, différente de celle où il était hier, ou même seulement ce matin, quand il s'était levé heureux d'atteindre la rive du samedi,

comme tous les samedis après avoir nagé cinq jours à contre-courant.

Il entend le bruit des voix et les pas dans l'escalier, puis celui de la clé dans la serrure, la porte s'ouvre et les garçons entrent heureux, riant et commentant le film, ils ont l'air de s'être bien amusés et tout de suite ils l'entourent, lui font une bise, ils sont réjouis, ils lui demandent comment il se sent, sa femme l'interroge, lui saisit le menton et l'oblige à lever la tête pour mieux voir son visage, fronce les sourcils, scrute ses yeux, se penche au fond de son regard car elle a remarqué quelque chose, il tremble parce qu'il sait qu'il ne pourra pas la tromper, mais il essaye quand même, sourit, il se racle la gorge et sourit, s'exclame que tout va bien, qu'il n'y a pas à s'inquiéter et tout en le disant, employant le ton le plus convaincant qu'il puisse extraire de son maigre répertoire d'impostures, il contracte ses doigts de pied pour freiner le sol qui a commencé à glisser en de doux mouvements rotatoires.

Peut-être y a-t-il quelque profit de plus à tirer de l'excuse de l'indigestion, et pour ne pas les inquiéter il prévient qu'au dîner il ne prendra qu'un bouillon léger. S'il se laissait aller à ce qu'il voudrait vraiment, il

retournerait au lit dormir, voir une bonne fois s'il est aidé par la chance et si le sommeil remet en place ces turbulents mécanismes.

Pendant le dîner il réussit à garder son calme, et bien qu'il n'entende rien car il y a une très forte houle dans ses oreilles, il sourit quand sa femme et ses enfants sourient et feint de prêter attention à ce qui se dit. Ils dînent dans la cuisine qu'il a lui-même carrelée avec, récemment changés, des carreaux blancs et une grecque de fleurs bleues, et où tient une table pour tous les quatre. Il n'y a pas beaucoup d'espace, mais ils ont toujours été heureux d'y manger serrés tous ensemble. Il voudrait lui aussi être heureux ce soir, être gagné par leur gaieté à eux, qui continuent à tirer de leur souvenir de nouvelles bribes du film, mais soudain il ne peut supporter un élancement à la nuque qui lui crispe le visage et lui arrache une plainte qui les fait tous sursauter. Mine de rien, il se frotte le cou avec la paume de la main et explique qu'il a dû dormir dans une mauvaise position, parce qu'il s'est levé avec une contracture au cou qui lui gâche la journée. Il essaye de boire un verre de vin pour voir si cela le détend un peu, mais le vin lui tombe sur l'estomac avec la grâce d'une poignée de

verre moulu. En tout cas il réussit à feindre assez bien, parce qu'ils redeviennent aussitôt joyeux et la conversation reprend ainsi que le bruit des verres et des couverts. Par la fenêtre leur arrivent les bruits voisins, les cris du troisième, la télé du cinquième et les odeurs de cuisine laissent des échantillons au long de leur ascension dans l'air captif de la cour.

Tu n'as pas bonne mine, lui dit-elle alors que les enfants se sont retirés au salon pour voir le match de foot, tu es en train de me raconter des histoires, tu as quelque chose et tu ne veux pas me le dire. Elle est debout près de l'évier, à mettre les assiettes dans le séchoir à vaisselle, tandis qu'elle l'observe passer un chiffon sur la surface de la table pour retirer les miettes de pain et les restes de nourriture, en remuant lentement le bras, avec des mouvements courts et saccadés. Il lève la tête, ce qui provoque une violente oscillation sismique de la cuisine, et une goutte glacée coule, rapide, vers le bout de son nez, ce n'est rien, je te l'ai déjà dit voyons, j'ai attrapé un torticolis. Mais cela ne la convainc ni ne la satisfait, allez, Marcial, je te connais, arrête tes conneries et dis-moi ce qui t'arrive, et en l'entendant

dire son prénom il ne peut empêcher ses yeux de s'emplir de larmes, parce qu'elle le connaît comme personne, elle est tout pour lui, sa compagne, sa femelle et sa mère, mais il ne va pas lâcher prise, il ne va pas les laisser l'emmener chez le médecin, pas encore, j'ai encore quelques tours dans mon sac, et à coups de mensonges il finit par la convaincre d'aller au lit, qu'il se couchera dans un moment quand le match sera fini.

Le match s'est terminé, les garçons filent aspirer la nuit et la maison est à nouveau dans le silence. Il est resté assis dans la cuisine, il n'est pas pour de nouvelles expériences, bien qu'il comprenne que tôt ou tard il devra se traîner jusqu'à la chambre, parce qu'il ne va pas passer là toute la nuit éveillé, à surveiller ce démon qui ne cesse de lui donner des coups de pied dans la tête. À l'intérieur de la cuisine il se sent à l'abri, il aimerait se préparer un thé, mais il a l'impression que s'il essaye, il va perdre l'équilibre, il préfère donc se résigner et rester tranquille. Il a toujours aimé cette cuisine, son coin préféré dans la maison, c'est là qu'il lit le journal le dimanche matin, ou reste à écouter la radio la nuit parfois, quand il n'a pas sommeil et qu'il veut lamper jusqu'à la

dernière gorgée de temps. Ah ! Comme il aime la vie, cette vie qui ne lui a pas fait de cadeau, mais il l'aime malgré tout et il est fier de sa maison, de cette cuisine petite qui l'enveloppe et le protège, et il aime tout ce qu'il y a dedans, le fourneau, la cafetière électrique, la planche à couper le pain, le plateau de fer-blanc émaillé, le four à micro-ondes, les assiettes peintes qui décorent les murs, le réfrigérateur avec sa porte cloutée d'aimants emprisonnant des notes écrites au crayon, des photographies, des numéros de téléphone, des recettes de cuisine. Peut-être que s'il restait tranquille pour toujours dans ce coin, à cet angle de la table où il ne gêne pas le passage, alors plus rien ne lui arriverait et il pourrait continuer à vivre là, contemplant le monde depuis son refuge garni de souvenirs, parlant avec sa femme et ses fils, au courant de tous les problèmes et dirigeant la barque assis sur cette chaise qui au bout de vingt ans s'est faite à la forme de son corps.

Il s'éveille avec ennui de cette rêverie stupide et se dit qu'il vaut mieux ne pas continuer à perdre son temps en bêtises et aller au lit. Il a décidé d'adopter une stratégie différente et d'employer l'attaque par surprise. Il

se lève d'un bond et avance à pas fermes vers la porte de la cuisine, mais un mètre avant d'arriver ses jambes refusent de collaborer davantage, il trébuche, perd l'équilibre de côté, il fait alors un brusque mouvement pour s'agripper à une chaise mais la chaise s'agite, se mutine, glisse avec grand fracas et le fait tomber par terre. Heureusement il ne s'est pas cogné la tête, il est tombé presque assis, mais il est terrifié à l'idée qu'elle puisse avoir entendu le bruit et se lève pour courir voir ce qu'il se passe et qu'elle le trouve ainsi, les quatre fers en l'air comme un pauvre vieux malade, il ne manque plus qu'il pisse sur lui, et la rage lui tire un sanglot, un gémissement court et sec aussitôt réprimé. Par chance elle a dû s'endormir, car elle ne vient pas. Heureusement qu'elle a le sommeil profond et qu'en prenant congé les garçons ont fermé la porte de la cuisine, c'est pourquoi le vacarme n'a pas pu atteindre la chambre. Il tente de se relaxer, et sans bouger du sol il essaye quelques profondes respirations apprises quand il pratiquait le yoga et il semble ainsi se calmer un peu, bien que chaque fois qu'il fait entrer l'air par la bouche il ait l'impression que c'est son crâne qui se gonfle au lieu des